

tane ; une cicatrice déjà gagnée à la guerre du Nord-Ouest te faisait auréole. Et puis, de longues années, l'absence, le silence, mais non l'oubli. Aussi, quelle vive émotion lorsque je te vis avancer l'autre soir—il y a justement deux semaines,—venant donner une conférence au personnel de notre humble maison sur la guerre afro-australe. Je te le dirai, oui, un instant j'ai craint. Un auditoire de Séminaire et plein de périls. Que d'éléments divers confondus et mêlés ! Il y a là de tout : esprits jeunes encore, ouverts à tous les enthousiasmes, doués d'une imagination vive, fine moqueuse, que les tragédies font rire aux larmes, mais qu'un mot du cœur attendrit soudain ; et d'autres, non moins redoutables, esprits mûrs et cultivés, intelligences affinées au contact incessant de tout ce que le cycle des sciences morales et physiques peut présenter ; puis on a ses sympathies, etc . . . et . . . pourquoi insister ?

Tu t'en es bien tiré. Je te le dis franchement, de tout cœur. Sans doute, tu n'as jamais prétendu au titre de conférencier. Tu nous l'as dit dans ton aimable causerie. Et cela m'a charmé. Je t'ai retrouvé tel que tu promettais d'être, tel que tu l'es devenu par l'évolution logique d'une vocation bien entendue. Maintenant, et n'en sois pas orgueilleux, laisse-moi te dire qu'il est peu de conférenciers, tout savants et profonds qu'ils soient en certaines matières (ou croient l'être), qui auraient pu intéresser comme tu l'as fait pendant deux bonnes heures, l'auditoire que tu as conquis, et tout de suite, par ta profonde connaissance technique des choses de la guerre, par ton récit bien simple, mais poignant, et surtout par ton humilité. Oui, tu as été humble, et pourtant, tu aurais pu facilement et avec droit faire sonner plus haut le clairon personnel. Mais rassure-toi. On te connaissait, on savait, et tu n'en as été que plus aimé.

Maintenant, entendons nous. Je ne signerai ces quelques pensées inspirées par ta belle "conférence" que de mon vieux pseudonyme : Mizar. Mais tu t'en souviens de ce confrère de classe qui (sans humilité) accrochait assez souvent la première place en thèse

me grec et discours latin, et . . . qui en est resté là ! . . . tandis que toi ! mais je n'en suis pas jaloux, tu es monté bien haut déjà. Comme conséquence naturelle des preuves de courage données dans la dernière campagne, des promotions méritées t'attendent et te seront bientôt décernées. Je t'en félicite sincèrement. Continue, sois heureux, et . . . bonsoir. Il se fait tard ; et demain j'ai aussi un escadron à discipliner, de toute autre manière que la tienne, il est vrai, mais qu'importe, il ne faut pas leur apprendre à tirer trop haut ; ça pourrait bien passer pardessus l'ennemi, tout comme à Paardeberg . . . Bonne nuit, cher ami.

Un confrère de classe,
MIZAR.

La libre pensée

M. l'abbé H. Cimon,
curé de Saint-Alphonse

Monsieur et honorable ami,

J'ai reçu votre aimable lettre. Le désir d'y répondre selon vos vœux ne m'a pas permis de vous écrire plutôt. Après avoir chevauché longtemps à travers la philosophie et l'histoire, *pedibus ac manibus descendo in sententiam tuam*. A vous comme à moi, les retards ne pèsent pas lourd, si nous disons que c'est une chose d'utile.

La grande hérésie de notre temps, c'est la libre pensée ; la grande plaie de l'Eglise, c'est le catholicisme libéral. D'un catholicisme expliqué par une épithète, nous ne dirons rien aujourd'hui : pour l'utilité présente et future des jeunes soldats de Chicoutimi, nous parlerons de la libre pensée.

On a déjà beaucoup écrit pour la réfuter. En général, pour la réfuter, on s'est pris qui à un livre, qui à un système. Ces réfutations sont faciles à faire, ordinairement décisives contre tel système ou contre tel auteur, mais elles laissent subsister le principe d'erreur. La défaite d'un auteur, la déroute d'un système, c'est une chose louable, mais insuffisante. On a coupé la queue du serpent, on n'a pas écrasé la tête. Or, dans le combat contre l'erreur, en bonne logique, la méthode doit être la même que pour l'extirpation du ver solitaire. Dans l'éradication de ce ver, auriez-vous arraché tous les anneaux, si vous n'avez pas la tête, rien de fait. Les anneaux rayonneront vers la tête inattaquée et la bête continuera de ronger intérieurement la victime. De même l'erreur dont vous avez démoli quelque forme ; tant que le principe d'erreur subsiste, il ne manquera pas de renouveler avec cette ténacité particulière à la concupiscence de la chair et à l'orgueil de l'esprit.

A mon avis, la meilleure procédure

contre la libre pensée, c'est l'attaque directe à son principe ; c'est l'opposition d'une doctrine contradictoire, c'est à l'appui de cette doctrine l'emploi de l'argument de prescription que maniait déjà la plume d'acier de Tertullien.

C'est la prétention, hautement déclarée, des libres penseurs, de prendre, dans le gouvernement des âmes, la place du sacerdoce. Jusqu'ici l'humanité, en matière de foi, se soumettait au principe d'autorité ; désormais, l'esprit humain doit se former lui-même ses croyances, et la science expérimentale doit remplacer le dogme de la religion. Cette prétention est-elle acceptable, si l'on veut bien ne pas déroger à la raison ?

La libre pensée s'arroge donc un droit antérieur et supérieur à tous les droits ; elle s'affirme comme une puissance universelle, certaine, souveraine, indéclinable : elle croit être la puissance déterminative de la constitution de l'homme et régir seule, dans son cours, toute sa destinée, s'il en est ainsi, tout homme doit jouir immédiatement, sans préparation, sans effort, de sa libre pensée, comme l'oiseau vole dans l'air, comme le poisson nage dans l'eau ; comme le canard, à peine éclos, court à la mare voisine et s'y débat aussi allégrement que sa mère. Le plus vulgaire bon sens permet-il d'attribuer à l'homme un si naturel, si facile, si prompt exercice de la libre pensée ?

Non. Sérieusement on ne peut pas englober, dans le troupeau des libres penseurs, l'ensemble de l'humanité. D'abord il faut en défalquer : 1° les enfants et jeunes gens à qui manquent l'aptitude, l'indépendance et les loisirs nécessaires à la philosophie ; 2° les femmes à qui leur sexe refuse communément, comme aux jeunes gens, les loisirs, l'indépendance et l'aptitude à philosopher ; 3° la grande multitude d'ouvriers, de la ville et des champs, obligés de gagner leur vie par le travail et dans l'impossibilité de se pousser aux spéculations ; 4° un grand nombre d'hommes, d'ailleurs instruits, à qui le devoir professionnel interdit la spéculation philosophique ; 5° les vieillards que l'affaiblissement de l'âge et le poids des années excluent des préoccupations d'école et des fonctions de tout dogmatisme.

Ces cinq exclusions nécessaires ne permettent pas de considérer le libre examen comme une fonction dogmatique de l'humanité, inhérente à sa nature, et indispensable à son gouvernement.

Reste l'élite des intelligences : mais, pour ces hommes d'élite, il faut observer encore ; 1° que, venus au monde dans les conditions communes, ils sont communément le produit naturel de leur formation intellectuelle et morale, sociale et religieuse ; 2° que parvenus à l'âge adulte, ils ne peuvent philosopher sans partir de principes certains et souverains, qui limitent d'autant la libre pensée ; 3° que, de plus, dans leurs études et disquisitions, à peine de déraison, ils doivent être les esclaves de la logique ; 4° que s'ils ont, par leur travail, reculé les horizons